

LA FIN DU SILENCE

de **Roland Edzard**

ÉCHOS DE PRESSE

La fin du silence transmue le drame familial en ronde ténébreuse dans la forêt vosgienne. Poids des spectres familiaux, initiation et transgression, surgissement nocturne, auscultation de la violence comme un virus, Roland Edzard aime à composer avec ces thématiques denses et ces figures opaques pour rôder autour d'une matière psychique enfouie et intense.

Joachim Lepastier, Les Cahiers du Cinéma, mai 2011

La fin du silence, premier long, vital, hardi, confirme son impressionnante maturité par une mise en scène tendue, précise, décidée. Un souffle.

Gaëlle Vidalie, Quinzaine des Réalisateurs

La mise en scène de Roland Edzard est éblouissante, rappelant étonnamment la crudité des certains films des frères Dardenne. On salue le nouvel arrivant.

Marie-Hélène Rouchy, Le nouvel Observateur, 15 mai 2011

C'est un enfant sauvage, comme chez Truffaut, en version jeune adulte, mais encore moins décidé à se laisser éduquer. Il s'appelle Jean et est incarné par Franck Falise, admirable interprète de vingt-deux ans. À la maison, perdue dans des Vosges pluvieuses et froides, une crise familiale tourne à la bagarre, d'une brutalité réaliste digne de Garrel, de Bruno Dumont ou du Doillon du *Petit Criminel*. Une partie de chasse est prévue, Jean y a été invité comme rabatteur mais il s'est procuré une arme. On devine que cela va mal tourner, aidé en nos pressentiments par l'hostilité de la nature tant l'on sent et respire les éléments. C'est un premier film, mais il suffit pour assurer qu'un réalisateur est né.

Jean Roy, L'Humanité, 16 mai 2011

Le film est habité par les souvenirs d'un cinéma originel, premier, résolument anti-psychologique au bénéfice de la force des affects, quelque part du côté de chez Bruno Dumont, ou aussi bien de William Faulkner ou de John Steinbeck, avec plus qu'un soupçon de romantisme allemand, et peut-être un trait de série B Warner des années 40.

Jérôme Mallien, DNA, 12 mai 2011

Avec son décorum campagnard délabré et son suspense en caméra portée, *La Fin du Silence* menace sur le papier de tourner au néo-Dardenne sulpicien ou au Boisset fait-diversier. Mais en faisant le choix de laisser toute trace de psychologie et de sociologie hors-champ, le film parvient à tenir son programme de tragédie western impressionniste, lentement rattrapée par ses prémices mystiques. C'est du Bresson punk dans les Vosges, entre épure et embrasement.

Frédéric Foubert, Technikart, 15 mai 2011

Un premier film très impressionnant. Filmée souvent très près des visages, comme si le réalisateur voulait percer leur vérité intérieure, l'histoire d'un non-dit, mortel par son silence et ses sous-entendus, dans une lumière blafarde proche du noir et blanc, ne laisse aucune chance à un espoir de rédemption. La canalisation de la source s'est déviée, le conduit est bouché, il ne sert à rien d'essayer de rafistoler la réalité tordue, la pluie transforme la terre en boue et tout s'embarbe, depuis la voiture jusqu'aux corps en lutte, jusqu'aux âmes, torturées par leur impuissance à faire face à ce qu'elles ne disent pas, jusqu'au souffle de vie, menacé par un geste désespéré, puis pris par accident – et pourtant, dans l'image finale, la mère étreint son fils, comme si l'amour maternel ne pouvait se vérifier que dans un au-delà d'une violence filiale.

Waltraud Verlaguet, Jury œcuménique, 14 mai 2011

Ce premier long métrage, vraie proposition de cinéma, campe un univers bien à lui qui séduit grandement. L'approche psychologique est écartée, nous disposons de peu d'indices pour cerner les personnages. Il en résulte une forte opacité des plus passionnantes. *La fin du silence* fait sentir une influence américaine, celle de Faulkner et Steinbeck, celle des auteurs de western. Parce que les personnages existent à travers leur inscription dans des décors. Ils ont un comportement si brut qu'ils s'apparenteraient presque à des bêtes, voire à des minéraux. Ils sont des figures confrontées aux éléments naturels, à l'imprévisibilité de l'autre, oscillant entre implosion et explosion qu'ils n'anticipent ni ne contrôlent. Paradoxalement, ce mode d'être atypique est garant d'une dimension universelle car le film évoque des états fondamentaux, en deçà de la civilisation, originaires.

Si le temps est resserré (le film se passe en trois jours), ce qui accroît la tension générale, l'espace est ample, largement exploré. Nous sommes physiquement proches des êtres qui mentalement se dérobent, nous collons à la violence de leurs expressions corporelles. Aucune insistance pour autant, la présence de la caméra ne se fait pas lourdement sentir. Remarquable est aussi le travail sur le son. La partition sonore raconte une foule de choses. Roland Edzard fait bien partie des cinéastes à suivre.

Marion Pasquier, Critikat.com, mai 2011

Violence très physique, climat oppressant et règlements de compte familiaux marquent *La fin du silence*, premier long métrage atmosphérique de Roland Edzard. Jouant à la frontière des cinémas de genre et d'auteur, le film entre sur un territoire rarement visité par la production française et tente de s'inscrire dans la lignée de titres tels *Délivrance* de John Boorman (pour la chasse et la tension forestière) ou *Comme un chien enragé* de James Foley (pour la dangereuse atmosphère familiale crépusculaire).

Suspense et immersion hivernale dans la forêt quasi pétrifiée du massif des Vosges sont au rendez-vous d'une sorte de tragédie grecque où poings et fusils à lunette font la loi dans un espace où l'isolement est de mise, où les mots sont rares et brutaux.

La fin du silence est un coup de feu, un rideau déchiré sur une famille hantée par un péché du passé, cultivant le non-dit jusqu'à l'explosion. D'impressionnants paysages, une belle maîtrise des scènes de forêt et des séquences de déchainement soudain de la violence, un travail élaboré sur le son (oiseaux, craquements, respirations...) et la musique donnent au film un cachet intrigant, avec un final qui ressemble à s'y méprendre à celui d'un western moderne. Dans une France profonde où l'on ne parle jamais d'avenir, très peu de présent et encore moins du lourd passé, et où les conditions de vie sont précaires, la jeunesse incarnée par Jean et son frère Luc (clin d'œil biblique) n'a pas fini d'expié les fautes de ses géniteurs, comme dans une malédiction sans fin.

Fabien Lemerrier, Cineuropa, 14 mai 2011

La fin du silence présente toutes les composantes d'une tragédie : relations mystérieuses, famille clivée, trahisons cachées, vengeance, folie, psychologies sombres et contradictoires, violence sous-tendue qui explose de manière sanglante à la toute fin.

Avec l'évolution de l'histoire, les vérités remontent à la surface peu à peu, les secrets du passé sont dévoilés, les fautes de quelques personnages, la colère et les réactions inexplicables de certains autres trouvent leur sens. La fatalité enveloppe toute l'œuvre. Un sens terrible de la mort sous-tend le récit tout entier. Edzard voile l'histoire d'une tension constante, qu'il arrache à l'écran, et il arrive astucieusement à impliquer le spectateur. Il obtient cela avec une assurance royale, avec des idées limpides, une mise en scène qui joue avec l'atmosphère sombre et mystérieuse du paysage. Il laisse à chaque personnage soupçons et incertitudes. La caméra reste toujours proche, elle bouge autour d'eux, capte leurs visages qui font surgir leurs états d'âmes et leurs émotions. Une des agréables surprises de Cannes cette année.

Antonio Valerio Spera, Close-up, 16 mai 2011

On ne regarde pas *La fin du silence*, on le vit dans un halètement intérieur, assis sur une ligne à haute tension, du début à la fin du film. La forêt vosgienne si magnifiquement filmée, elle non plus on ne la regarde pas, on y est. Les protagonistes sont tous habités d'un sentiment extrême, mortel. Mortel pour qui, pour combien ? On le saura. Il n'est pas question d'énigme, comme le cinéma français en regorge, il est question d'une histoire qui *doit* finir. Et chacun est là, tous sont là pour ça. Pour finir. Pas de questions de justice, de morale, de bons ou de mauvais sentiments. On pense à Fassbinder, autant pour la précision absolue de chaque caractère que pour l'urgence de chacun de ses films. Le bras qui arme est aussi essentiel que celui qui désarme.

Servi par des acteurs tout en intensité et en présence incandescente, le film échappe à toute idée de rustres épais, de chasse à l'homme ou de vengeances inassouvies.

Marie Fréring, La Lettre du Grand Est, mai 2011